

SIX ANS DE MEDECINE AU KIBBOUTZ

par A. ESTIN

I. — Le nouvel immigrant

Pourquoi un médecin, à cinquante ans passés, après vingt ans d'une pratique pleine de satisfactions morales et matérielles, décide-t-il de quitter la banlieue parisienne pour venir s'installer, avec sa femme et ses enfants, en Israël, et qui plus est dans un kibboutz ?

Les raisons générales qui incitent quelqu'un à tenter la grande aventure qu'est l'immigration en Israël sont toujours complexes, pour qui n'est pas poussé par la nécessité. Je voudrais simplement souligner à ce propos qu'à mon avis, toute personne qui envisage de venir ici doit certes être animée de la volonté de faire du bien au pays, mais tout autant du désir de s'en faire à elle-même. Nul ne peut se contraindre à vivre sincèrement selon une idéologie dont les fondements ne correspondent pas à son tempérament. N'étant pas personnellement de caractère militant, je n'ai jamais connu ce genre de conflit intérieur ; ma décision d'immigrer repose sur un réseau de motivations que je ne ressens pas jusqu'aujourd'hui le besoin de disséquer minutieusement, mais où entrent certainement, dans des proportions variées, mon passé de déporté-résistant, le désir d'apporter ma contribution à ceux qui bâtissent Israël et luttent pour lui, la nécessité intérieure que j'ai ressentie, justement à cinquante ans passés, de donner à ma vie une nouvelle impulsion.

Quant au fait de choisir le kibboutz comme lieu d'exercice et de résidence, je pense qu'il m'a été dicté par la nostalgie de la campagne, où j'avais pratiqué pendant dix ans, au début de ma carrière, d'une forme de médecine où le contact avec les malades est plus étroit qu'en ville ; par la sympathie également, et la curiosité que m'inspiraient des gens qui ont dessiné les frontières du pays et qui vivent dans une société d'une forme plus juste et, si l'on ose le mot, plus pure qu'ailleurs. De façon apparemment paradoxale, il était plus facile pour ma femme et pour moi de construire un mode de vie nouveau dans un cadre complètement différent de celui que nous avons connu, que dans une ville — fût-ce Tel-Aviv —, dont le caractère provincial reste frappant malgré l'extension. Nous pressentions que fréquenter le boulanger, le vacher ou le monsieur qui passe la serpillière à la salle à manger, qui sont accessoirement écrivain, député ou inspecteur général du ministère de la Défense, serait plus stimulant pour nous que de vivre dans le circuit plus ou moins fermé de la « bonne société » de notre corporation.

La première étape dans l'installation consista évidemment en un voyage d'étude et de reconnaissance. Une telle entreprise, d'après l'expérience de plus d'un, n'est efficace que lorsqu'elle est précédée de la résolution ferme et pratiquement définitive de venir effectivement s'installer, surtout pour une profession comme la médecine, où il n'y a pas actuellement en Israël de problèmes d'emplois. Les conditions du marché du travail sont telles que si l'on prospecte dans l'intention de venir « peut-être » ou « éventuellement », on s'en retourne presque fatalement frustré de n'avoir reçu que de vagues promesses, des encouragements trop

pâles, ou au contraire trop « chaleureux ». On n'obtient en Israël que ce que l'on demande expressément et... habilement.

Les « installations temporaires et expérimentales » présentent, me semble-t-il, des inconvénients aussi nombreux et plus profonds. Si on vient, par exemple pour un an, « pour voir », l'état d'incertitude où l'on se trouve ne fait, par la force des choses, qu'augmenter la tension et la réticence que l'on ressent et que l'on crée autour de soi.

D'une part, les problèmes d'adaptation professionnelle et d'intégration sociale se trouvent compliqués. Les autochtones, qui ont le sentiment d'être pris à l'essai, rendent la plupart du temps la monnaie de sa pièce à l'observateur critique et mal à l'aise. D'autre part, au cours de l'installation dans un pays nouveau, on passe par des stades psychologiques très différents et si le délai est d'avance limité, on n'a pas la possibilité de prendre, en quelque sorte, son souffle, d'examiner les problèmes dans l'optique du pays, de prévoir ses propres réactions à long terme. On a tendance ou bien à exagérer la sévérité de ses jugements ou bien à se replier sur soi-même par mauvaise conscience (on pêche rarement par excès d'indulgence !).

Avant notre arrivée définitive, je séjournai donc en Israël pendant trois semaines. Je désirais, dans la mesure du possible, trouver dans un kibboutz de Galilée, un poste disponible environ un an plus tard, le temps d'organiser notre départ et la succession de ma clientèle. Le directeur de la Koupath Holim me proposa trois postes : l'un près de Saint-Jean d'Acre, l'autre à la frontière libanaise, le troisième à Ein Hashofet, dans les monts Menaché. Je commençai l'investigation par Ein Hachofet, et jugeai inutile d'aller plus loin...

Ce sont peut-être les forêts de pins qui entourent le kibboutz qui m'ont conquis en me rappelant mon enfance en Pologne. En tout cas, en six ans, je n'ai pas eu de regrets.

J'ai eu l'air, chemin faisant, de présenter le cas d'un individu isolé. Il n'en est rien et l'on ne saurait trop insister sur le problème essentiel et délicat que pose l'adaptation au kibboutz de la famille du médecin.

L'épouse, délivrée d'une bonne partie des tâches domestiques, n'étant plus, le cas échéant, l'assistante de son mari, se sent généralement désœuvrée, si elle ne cultive pas les arts d'agrément ou ne poursuit pas des travaux personnels. Dans la plupart des cas, un travail rémunérateur ou non, est ressenti par elle comme une nécessité morale. Si elle avait auparavant une profession, il est souhaitable qu'elle continue à l'exercer, dans une localité proche ou, de préférence, dans le kibboutz lui-même, si cela est possible. Ma femme, après m'avoir fidèlement assisté pendant des années, s'est ouvert de nouvelles perspectives en suivant, avant notre départ, un cours de cosmétique. Depuis cinq ans, elle travaille à mi-temps au kibboutz, ce qui lui a donné la possibilité d'entrer en contact personnel avec de nombreuses femmes et a élargi notre cercle à tous les deux. Cette réussite était la condition sine qua non du succès de notre expérience.

Pour les enfants, tout dépend de leur âge. Ma fille cadette, qui avait à notre arrivée 16 ans, a terminé ses études secondaires et passé son baccalauréat français dans un lycée organisé par l'Alyath Hanoar. Ma fille aînée, qui est professeur de lettres classiques, a obtenu un poste à l'université de Haïfa. Si les enfants sont plus jeunes, ils peuvent étudier, soit à l'école du kibboutz, soit dans une ville voisine. Le choix entre ces deux solutions offre une telle matière à discussion — tant à cause des

principes pédagogiques particuliers au kibboutz que des conditions matérielles variées — que je préfère ne pas l'envisager ici. Je me contenterai de dire que, d'après ce que nous avons vu autour de nous, les enfants s'adaptent beaucoup plus facilement que les adolescents.

A leur arrivée au kibboutz, le médecin et sa famille sont reçus par des membres de la commission de la Santé, chargés particulièrement de veiller à leur installation matérielle. Une maison, qui est un véritable logement de fonction, leur est réservée. On fit pour nous les agrandissements et les aménagements qui correspondaient à nos besoins particuliers.

Les dispositions financières vis-à-vis du kibboutz sont variables. Généralement, la famille paye une pension mensuelle ; tout à fait modique, proportionnellement au coût de la vie en ville — qui couvre le loyer, les repas et tous les services (le blanchissage, l'électricité, le chauffage, etc.). Ma femme travaillant au kibboutz, nous sommes, quant à nous, exemptés de cette somme.

Je voudrais m'arrêter enfin sur le problème de la langue. La plupart des kibboutzim organisent des classes d'hébreu, à des niveaux différents. Les sessions durent cinq mois. N'étant pas doués de patience, qui est pourtant la vertu indispensable au nouvel immigrant, comme chacun sait, j'ai voulu, pour ma part, commencer à travailler immédiatement, tout en suivant les cours privés que me donnait un professeur du kibboutz. Ce fut une erreur. Même si l'on parle plusieurs langues, la plus utile étant incontestablement l'anglais, c'est multiplier inutilement la difficulté, que de débiter sans avoir appris au moins les bases de l'hébreu. Qui plus est, ce handicap se fait sentir même à une période plus avancée, alors que l'on arrive à « se débrouiller », mais que l'on manque de l'assiduité nécessaire pour se perfectionner.

Pour conclure sur ces débuts, bien que chaque expérience soit évidemment, dans une certaine mesure, un cas d'espèce, deux faits me paraissent frappants.

D'une part, la bonne entente avec le kibboutz, que nous avons quant à nous éprouvée d'emblée et qui s'est manifestée, tant dans la bonne volonté que l'on a mise à faciliter notre installation matérielle, que dans le « langage commun » que nous avons trouvé très rapidement avec de nombreux membres ; cette bonne entente, si importante dans les premières étapes de l'adaptation au pays, fait partie des impondérables. Etant entendu, naturellement, qu'une attitude « ouverte » de la part du médecin et de sa famille ouvre également bien des cœurs, chaque kibboutz a sa personnalité et réagit souvent collectivement dans ses sympathies ou ses antipathies. Les intéressés eux-mêmes, les « étrangers », ont eux aussi tendance, surtout au début, à considérer en bloc les membres du kibboutz. Tout se joue-t-il donc sur un coup de dés ? En fait, les résultats ne sont pas ceux d'une loterie, où tout dépend entièrement du hasard. On pourrait plutôt les comparer littéralement à ceux d'un P.M.U. où, à côté d'aléas multiples, l'intelligence et la chaleur humaine jouent un grand rôle des deux côtés !

D'autre part, dans la mesure où cette première condition est réalisée, l'adaptation au pays en général se trouve très simplifiée. Le kibboutz, en tant que collectivité, peut accomplir pour le médecin mainte et mainte démarche officielle, aplanissant ainsi mille et une difficultés de la vie bureaucratique. A titre individuel aussi, les membres font volontiers jouer, au profit de ceux qui leur sont sympathiques, les puis-

santes relations qu'ils ont souvent dans le pays ; compte tenu des profondes modifications de la société israélienne ces dernières années, pour la plupart des Israéliens le kibboutz reste encore un symbole et même celui qui vit dans sa marge jouit en partie de cette aura !

Enfin et surtout, si tout va bien, on se sent chez soi non seulement dans le logement qui vous est réservé, mais dans le kibboutz tout entier. Ce sentiment d'avoir trouvé un second foyer est si profond, que pour nous, pendant des mois, Israël c'était Ein Hachofet ! Quand nous avons commencé, de nous-même, à regarder au-delà, nous nous sentions plus forts, mieux équipés pour faire face aux difficultés et aux inquiétudes qui agitent les Israéliens, ayant accompli en douceur les premiers pas de notre intégration.

(à suivre)

Kibboutz Ein Hashofet, février 1976.
